

MARY ALICE MONROE

Les filles de l'été

ROMAN



Best-seller du *New York Times*


CHARLESTON

« Un roman magnifique, rempli de mystères, d'obsession, de réconciliation et d'amour... »

Booklist

Trois petites-filles. Trois mois. Une maison d'été.

La villa historique de Sea Breeze est la demeure ancestrale de Marietta Muir. Jadis, ses petites-filles adoraient venir y passer leurs vacances. Mais Mamaw craint qu'une fois qu'elle aura quitté ce monde, les liens entre elles ne s'effritent. Le sang de leur ancêtre, un capitaine pirate, coule dans les veines des trois petites-filles. Alors Marietta décide de jeter comme une bouteille à la mer une subtile promesse de butin pour les appâter et les inciter à revenir.

Pendant des années, Carson Muir a erré, sans jamais vraiment s'installer, certaine d'une seule chose : qu'une vie loin de l'océan est une vie vécue à moitié. Perdue, sans le sou, elle quitte la Californie et arrive la première à Sea Breeze, se demandant à quel moment les choses ont pu si mal tourner... jusqu'à ce que l'océan lui envoie son petit miracle.

Le lien étonnant qu'elle entretient avec un dauphin l'aidera-t-il à renouer avec ses sœurs et à affronter les souvenirs obsédants du passé ?

Un roman recommandé par Pat Conroy !

Mary Alice Monroe est auteur best-seller du *New York Times*. Elle a écrit de nombreux romans couronnés de plusieurs prix. Elle est très impliquée dans sa région du Lowcountry en Caroline du Sud, à laquelle elle rend hommage dans ses récits.

8,90 € Prix TTC France
ISBN : 978-2-36812-136-8



Texte intégral


CHARLESTON

www.editionscharleston.fr

Éloges de l'écriture évocatrice et lyrique de
MARY ALICE MONROE

« Mary Alice Monroe est devenue la première auteure du Sud à écrire sur la nature [...]. Dans *Les Filles de l'été*, elle fait l'éloge des Grands dauphins, qui font la joie des hommes et des femmes qui contemplent les criques et les rivières de la côte de la Caroline du Sud chaque soir. Comme pour le reste de ses livres, *Les Filles de l'été* est un véritable cri de ralliement. »

— Pat Conroy, auteur à succès du *New York Times*

« *Les Filles de l'été* est bien plus qu'un portrait magnifique et émouvant de trois soeurs qui trouvent leur voie et se retrouvent après des années de séparation. C'est un roman qui attaque de front des questions délicates et importantes, et elles sont tissées si serrées avec la trame narrative que j'ai souvent dû interrompre ma lecture pour comprendre pleinement la teneur de ce que je venais de lire. »

— Cassandra King, auteure à succès du *New York Times*

« Aussi inspirant que la merveille naturelle qui sert de décor à son récit. »

— Dorothea Benton Frank, auteure à succès du *New York Times*

« Monroe procure authenticité et émerveillement. »

— *Publishers Weekly*

« Ses personnages sont si crédibles que le lecteur peut presque les entendre respirer. »

— *Booklist*

« Ses histoires lyriques, captivantes et pleines d'émotions en font de superbes expériences de lecture. »

— *RT Reviews*

« Ce roman permettra aux admirateurs de Monroe de ressentir l'impression d'avoir grandi le long des eaux côtières de Caroline du Sud. »

— *Charleston City Paper*

« Mary Alice Monroe sait comment plonger instantanément ses lecteurs dans l'histoire et comment les garder jusqu'au tout dernier mot de la toute dernière page. »

— *The Huffington Post*

LES FILLES DE L'ÉTÉ



Marie Alice Monroe

LES FILLES
DE L'ÉTÉ



*Traduit de l'anglais
par Sophie Beaume et Youness Azzouz*

C
CHARLESTON

Titre original : *The Summer Girls*

Copyright © Marie Alice Monroe, 2013

© Éditions AdA Inc, 2014, pour la traduction française.

Traduit de l'anglais par Sophie Beaume et Youness Azzouz

Édition française publiée par :

© Charleston, une marque des éditions Leduc.s, 2017

29, boulevard Raspail

75007 Paris – France

contact@editionscharleston.fr

www.editionscharleston.fr

ISBN : 978-2-36812-136-8

Maquette : Patrick Leleux PAO

Pour suivre notre actualité, rejoignez-nous sur la page Facebook :

www.facebook.com/Editions.Charleston et sur Twitter @LillyCharleston

*À Nana,
Elizabeth Potter Kruesi,
avec tout mon amour et ma gratitude.*

Sea Breeze, Sullivan's Island, Caroline du Sud
5 avril 2012

Mes chères petites-filles, Dora, Carson et Harper,

Salutations, mes chères filles ! Le 26 mai, je célébrerai mon quatre-vingtième anniversaire : pouvez-vous croire que je suis si âgée? Viendrez-vous le célébrer à la maison, à Sea Breeze, avec votre vieille Mamaw? Nous le ferons comme il se doit, avec un bon lowcountry boil¹, des biscuits préparés par Lucille, et surtout, nous le ferons ensemble.

Mes chéries, un peu comme une pêche trop mûre, mes beaux jours sont derrière moi. J'ai encore l'esprit vif et je suis en bonne santé malgré tout. Mais je regarde vers l'avenir et j'ai décidé de m'installer dans une maison de retraite. Il est temps pour moi de faire le tri de tout ce que j'ai accumulé dans ma maison au cours de ces longues années.

Je me rends compte aujourd'hui qu'il y a trop longtemps que nous ne nous sommes pas vues. Je sais que vous êtes très occupées et que vos étés sont pleins d'obligations et de voyages. Mais s'il vous plaît, dites que vous viendrez à ma fête ! Pour tout l'été, si vous le pouvez ! C'est le seul cadeau que je désire. Je meurs d'impatience de partager cette dernière saison passée à Sea Breeze en compagnie de mes Filles de l'été.

Bien à vous, Mamaw

P.-S. Cette invitation ne s'adresse pas à vos maris,
à vos amants ou à vos mères !

1. N.d.T. : Mot tendre utilisé en Caroline du Sud pour dire « grand-mère ».

2. N.d.T. : Plat traditionnel du sud des États-Unis à base de crevettes sur un lit de maïs et de pommes de terre.

CHAPITRE I

LOS ANGELES

Carson triait les habituelles et très ennuyeuses factures et circulaires de son courrier lorsque ses doigts s'attardèrent sur une enveloppe écrue épaisse, marquée de l'inscription *Mme Carson Muir* tracée d'une plume bleue familière. Elle serra l'enveloppe. Son cœur battait à un rythme effréné tandis qu'elle montait quatre à quatre les chaudes marches de ciment qui menaient à son appartement. Le climatiseur avait rendu l'âme et seules quelques rares bouffées d'air frais chargées du bruit et de la poussière de la circulation flottaient jusqu'aux fenêtres ouvertes. C'était un petit appartement, au deuxième étage d'un immeuble en stuc situé non loin de Los Angeles, mais il était proche de l'océan et le loyer était abordable, raisons pour lesquelles

Carson y avait vécu pendant trois ans, plus longtemps que dans n'importe quel autre appartement.

Elle jeta sans ménagement le reste du courrier sur la table de verre du salon, étira ses longs membres sur le sofa au tissu rêche marron, puis glissa son doigt pour décacheter l'enveloppe. Des vagues de plaisir anticipé fusèrent le long de ses veines au moment où elle retira doucement la carte faite d'un papier à lettres couleur crème, orné de bordures bleu marine. Elle fut immédiatement assaillie par une odeur de parfum aux douces épices et à la fleur d'oranger. Elle ferma les yeux et vit l'océan Atlantique, pas le Pacifique, et les maisons de bois blanc sur pilotis entourées de palmiers et de vieux chênes. Un sourire se dessina sur son visage. De vaporiser du parfum sur ses lettres ressemblait tellement à sa grand-mère. Ça faisait tellement « vieux monde », typique du Sud.

Carson se blottit plus profondément dans les coussins et relut avec délectation chaque mot de la lettre. Quand elle eut fini, elle leva les yeux et regarda, un peu étourdie, les particules de poussière qui flottaient dans un rayon de lumière. La lettre était une invitation... Était-ce possible ?

À ce moment précis, Carson aurait pu bondir de joie et tournoyer sur le bout de ses orteils, sa tresse virevoltant dans son sillage comme celle de la petite fille qui habitait ses souvenirs. Mamaw l'invitait à Sullivan's Island. Un été à Sea Breeze. Trois mois à la mer, sans avoir à payer de loyer ?!

Mamaw tombe toujours à pic, pensa Carson, en s'imaginant la grande et élégante femme aux cheveux couleur de sable et au sourire aussi voluptueux

tueux qu'un coucher de soleil de Caroline du Sud. L'hiver avait été épouvantable de tous les points de vue. La série télé sur laquelle Carson travaillait avait été annulée sans avertissement après trois ans à l'antenne. Ses entrées d'argent étaient presque nulles et elle essayait justement de trouver un moyen de payer le loyer du mois prochain. Depuis quelques mois, elle avait sillonné la ville à la recherche d'un emploi, comme un morceau de bois flottant à la dérive dans des eaux agitées.

Carson regarda de nouveau la lettre qu'elle tenait dans sa main.

— Merci Mamaw, dit-elle à haute voix, le ressentant profondément.

Pour la première fois depuis plusieurs mois, Carson ressentit un élan d'espoir. Elle fit les cent pas, étira ses doigts, puis marcha à grandes enjambées jusqu'au réfrigérateur. Elle sortit une bouteille de vin et s'en versa un verre plein. Elle traversa alors la pièce jusqu'à son petit bureau en bois, écarta la pile de vêtements qui traînait sur sa chaise, puis s'assit et ouvrit son ordinateur portable.

Selon elle, lorsqu'on se noie et que quelqu'un vous tend une corde, on ne réfléchit pas : on l'attrape, puis on se démène comme un diable et on nage jusqu'à être hors de danger. Elle avait beaucoup à faire et elle n'avait que peu de temps pour quitter l'appartement avant la fin du mois.

Carson reprit le carton d'invitation et l'embrassa avant de poser ses mains sur le clavier et de commencer à écrire. Elle allait accepter l'invitation de Mamaw. Elle retournerait dans le Sud, elle retour-

nerait voir Mamaw, dans le seul endroit qu'elle avait jamais considéré comme sa maison.



SUMMERVILLE, CAROLINE DU SUD

Dora était debout devant la cuisinière, occupée à mélanger une sauce rouge. Il était 17 h 35, et la maison victorienne pleine de coins et de recoins semblait vide et morne. Dora avait jadis été capable de prédire l'heure d'arrivée de son mari. Aujourd'hui encore, six mois après le départ de Calhoun, elle s'attendait à le voir passer la porte, le courrier à la main. Elle tendrait alors la joue à l'homme qui avait été son mari pendant 14 ans pour recevoir un baiser convenu.

Des bruits de pas sur les marches attirèrent son attention. Quelques secondes plus tard, son fils fit irruption dans la cuisine.

— J'ai réussi à passer au prochain niveau, annonça-t-il.

Il ne souriait pas, mais ses yeux brillaient d'une lueur de triomphe.

Dora lui sourit. Son fils de neuf ans était toute sa vie. Une tâche énorme pour un si petit garçon. Nate était menu et pâle, avec des yeux furtifs qui faisaient toujours se demander à Dora de quoi il pouvait bien avoir peur.

— De quoi a-t-il peur ? avait-elle demandé au pédopsychiatre, qui avait souri gentiment.

— Le problème de Nate, ce n'est pas tant qu'il est effrayé, c'est qu'il est surprotégé, avait-il répondu de

manière rassurante. Ne le prenez pas comme une attaque personnelle, Mme Tupper.

Nate n'avait jamais été un bébé très câlin, mais Dora avait commencé à s'inquiéter lorsqu'il avait arrêté de sourire à l'âge de un an. Vers deux ans, il ne la regardait pas dans les yeux ni ne tournait la tête quand elle l'appelait. À trois ans, il ne venait plus chercher de réconfort dans ses bras quand il se faisait mal. Lorsqu'elle pleurait ou qu'elle se mettait en colère, il ne le remarquait pas ou n'y prêtait même pas attention. Sauf si elle se mettait à crier. Alors, Nate couvrait ses oreilles et se balançait d'avant en arrière, pris de panique.

Son instinct lui hurlait que quelque chose ne tournait pas rond chez son petit garçon. Elle avait commencé à lire des livres sur le développement de l'enfant. Combien de fois avait-elle fait part de ses inquiétudes à Cal ? Le développement de la parole de Nate était inférieur à la norme et ses mouvements étaient maladroits. Combien de fois Cal avait-il rétorqué, catégorique, que leur garçon n'avait aucun problème et que Dora se faisait des idées ? Elle avait agi comme une tortue qui rentre sa tête sous sa carapace, trop effrayée de se confronter à lui. Déjà, la question du développement de Nate creusait un fossé entre eux. Mais quand Nate avait eu quatre ans, il s'était mis à agiter ses mains et à produire des sons étranges. Elle s'était alors décidée à prendre rendez-vous avec un pédopsychiatre, rendez-vous qu'elle aurait dû fixer bien avant. Dora avait ainsi appris de la bouche du médecin ce qu'elle avait toujours redouté : son fils était atteint d'autisme de haut niveau.

Cal avait accueilli la nouvelle comme une condamnation à mort psychologique. Mais Dora avait été étonnamment soulagée. Avoir un diagnostic officiel était toujours mieux que de devoir inventer des excuses ou gérer ses soupçons. Maintenant, elle pouvait au moins aider activement son fils.

Et c'était ce qu'elle avait fait. Elle s'était jetée tête première dans le monde des troubles du spectre de l'autisme. Il ne servait à rien de se mordre les doigts en regrettant de ne pas avoir écouté son instinct plus tôt, sachant qu'un diagnostic et un traitement précoces auraient été synonymes d'avancées importantes dans le développement de Nate. Elle avait plutôt mis toute son énergie dans un groupe de soutien et avait travaillé sans répit à la mise en place d'un programme thérapeutique à domicile. Il n'avait pas fallu longtemps pour que la vie de Dora tourne autour de Nate et de ses besoins. Elle avait abandonné tous ses projets de rénovations pour la maison, ses rendez-vous chez le coiffeur, les déjeuners avec ses amies, ses vêtements taille 38.

Et son mariage.

Dora avait été dévastée quand Cal lui avait annoncé de but en blanc, un samedi après-midi d'octobre, qu'il ne se sentait plus capable de vivre avec Nate et elle plus longtemps. Il lui avait assuré qu'il s'occuperait d'elle, avait fait son sac, puis avait quitté la maison. Tout simplement.

Dora éteignit rapidement la cuisinière et s'essuya les mains sur son tablier. Elle afficha son plus beau sourire pour accueillir son fils, refoulant son instinct qui lui intimait de se pencher et de l'embrasser. Nate n'aimait pas qu'on le touche. Elle tendit la main vers

le comptoir pour attraper le carton d'invitation bleu marine qui était arrivé avec le courrier du matin.

— J'ai une surprise pour toi, lui dit-elle avec une inflexion dans la voix.

Elle sentait que c'était le bon moment de lui faire part des plans de Mamaw pour l'été.

Nate pencha la tête, un peu curieux, mais hésitant.

— Quoi ?

Elle ouvrit l'enveloppe et en sortit la carte, humant au passage une bouffée du parfum de sa grand-mère. Elle sourit, tout excitée, puis entama la lecture de la lettre à haute voix. Comme Nate ne répondit pas, elle dit :

— C'est une invitation, lui dit-elle. Mamaw organise une fête pour son 80^e anniversaire.

Il se recroquevilla immédiatement sur lui-même.

— Est-ce que je dois y aller ? demanda-t-il, inquiet, les sourcils plissés.

Dora comprenait que Nate n'aime pas participer à des réunions sociales, pas même avec les personnes qu'il aimait, comme son arrière-grand-mère. Elle se pencha plus près et sourit.

— C'est à la maison de Mamaw. Tu aimes aller à Sea Breeze.

Nate tourna la tête vers la fenêtre, évitant son regard pendant qu'il lui parlait.

— Je n'aime pas les fêtes.

Et tu n'es jamais invité à aucune, pensa-t-elle tristement.

— Ce n'est pas vraiment une fête, s'empressa-t-elle d'expliquer, en prenant garde d'adopter une voix enjouée, mais calme.

Elle ne voulait pas que Nate se braque.

— Il n’y aura que des membres de la famille : toi, moi et tes deux tantes. Nous sommes invités à Sea Breeze pour la fin de semaine.

Elle laissa échapper un rire bref, incrédule.

— Pour tout l’été en fait.

Nate tourna la tête.

— Pour *tout l’été* ?

— Nate, nous allons toujours à Sea Breeze en juillet pour voir Mamaw, tu te souviens ? Nous allons simplement y aller un peu plus tôt cette année parce que c’est son anniversaire. Elle va avoir 80 ans. C’est un anniversaire très spécial pour elle.

Dora espérait lui avoir expliqué suffisamment clairement pour qu’il digère la nouvelle. Nate n’aimait pas du tout le changement. Il aimait que sa vie soit bien ordonnée. Surtout depuis que son père était parti.

Les six derniers mois avaient été tumultueux pour tous les deux. Même s’il n’y avait jamais vraiment eu beaucoup d’interactions entre Nate et son père, le garçon avait été extrêmement agité les semaines qui avaient suivi son départ. Il avait voulu savoir si son père était malade et s’il avait dû aller à l’hôpital. Était-il plutôt en voyage d’affaires, comme les pères de plusieurs camarades de classe ? Lorsque Dora avait clairement fait comprendre à Nate que son père ne reviendrait jamais vivre avec eux à la maison, Nate avait plissé les yeux et lui avait demandé si, en fait, Cal était mort. Dora avait scruté le visage taciturne de Nate. Elle avait été troublée de constater qu’il ne semblait pas contrarié à l’idée que son père puisse être mort. Il devait simplement savoir si

Calhoun Tupper était mort ou vivant afin que tout puisse être en ordre dans sa vie. Elle devait admettre que cette attitude avait rendu la perspective d'un divorce beaucoup moins pénible.

— Si je vais chez Mamaw, il faudra que je prenne mon tétra, finit par dire Nate. Le poisson va mourir si je le laisse tout seul à la maison.

Dora expira lentement. Elle se plierait à cette demande.

— Oui, c'est une très bonne idée, dit-elle gaiement.

Puis, pour ne pas que Nate s'attarde sur la question et parce qu'il avait jusqu'alors eu une bonne journée, elle décida d'orienter la conversation vers un sujet moins menaçant.

— Maintenant, qu'est-ce que tu dirais de me parler du prochain niveau dans ton jeu ? Quelle sera ta prochaine aventure ?

Nate réfléchit à la question. Il pencha la tête et se lança dans l'explication détaillée des défis qu'il avait dû relever et des plans qu'il avait échafaudés pour les affronter.

Dora retourna à sa cuisinière, murmurant un « Mmh-mmh ? » consciencieux à l'occasion pendant que Nate continuait son discours. La sauce avait refroidi et le tourbillon d'émotions qu'elle avait ressenties à la lecture de la lettre s'était calmé, lui laissant un grand vide dans la poitrine. Mamaw avait clairement indiqué qu'il s'agissait d'une fin de semaine entre filles. Oh, Dora aurait adoré passer une fin de semaine loin de ses innombrables et monotones tâches ménagères à boire du vin, rire, retrouver ses sœurs, redevenir une Fille de l'été, ne

serait-ce que pour quelques jours... Était-ce trop demander ?

Apparemment, ça l'était. Elle avait appelé Cal tout juste après la réception de l'invitation.

— Quoi ? avait tonné la voix de Cal dans le combiné. Tu veux que je le garde ? Toute la fin de semaine ?

Dora avait senti ses muscles se contracter.

— Ce sera amusant. Tu ne vois plus Nate.

— Ce ne sera pas amusant. Tu sais comment est Nate quand tu n'es pas là. Il ne m'acceptera pas pour te remplacer. Il ne l'accepte jamais.

Elle sentait dans sa voix qu'il voulait clore la conversation.

— Je t'en prie, Cal. Tu es quand même son père. C'est à toi de te débrouiller ?!

— Sois raisonnable, Dora. Nous savons tous les deux que Nate ne me tolérera pas et qu'il n'acceptera pas non plus de babysitter. Il se vexe dès que tu pars.

Des larmes avaient commencé à lui monter aux yeux.

— Mais je ne peux pas l'amener avec moi. C'est une fin de semaine entre filles.

Elle avait levé l'invitation.

— Il est écrit : « Cette invitation ne s'adresse pas à vos maris, à vos amants ou à vos mères. ? »

Cal avait grogné.

— Ça ressemble bien à ta grand-mère.

— Cal, s'il te plaît...

— Je ne vois pas quel est le problème, avait-il ajouté, une pointe d'exaspération dans la voix. Tu amènes toujours Nate avec toi quand tu pars

pour Sea Breeze. Il connaît la maison, il connaît Mamaw...

— Mais elle a dit...

— Franchement, je me fiche de ce qu'elle a dit, l'avait interrompue Cal.

Il avait fait une pause, puis avait conclu avec froideur :

— Si tu veux aller chez Mamaw, tu devras amener Nate avec toi, un point c'est tout. Maintenant, au revoir.

Il en avait toujours été ainsi avec Cal. Il ne cherchait pas à voir les qualités de Nate, son sens de l'humour, son intelligence, son sens de l'effort. Il n'appréciait pas le temps passé avec leur fils et se plaignait plutôt du fait que leur vie tournait autour de Nate et de Nate seul. Alors, comme l'aurait fait un enfant intraitable, Cal avait décidé de les abandonner tous les deux.

Les épaules de Dora s'affaissèrent quand elle accrocha l'invitation de Mamaw au réfrigérateur avec un aimant, entre une liste de courses et une photo scolaire de son fils. Sur l'image, Nate avait un air renfrogné et ses grands yeux marron fixaient l'objectif avec circonspection. Dora soupira, embrassa la photo et retourna à la préparation de leur dîner.

Ses yeux se remplirent de larmes pendant qu'elle coupait les oignons.



NEW YORK

Harper Muir-James picorait comme un oiseau des morceaux de sa rôtie. Quand elle grignotait et mâchait minutieusement par petits bouts, en prenant des gorgées d'eau entre chaque bouchée, elle mangeait moins. Pendant qu'elle mangeait, son esprit tentait de maîtriser l'avalanche d'émotions qui avait déferlé depuis qu'elle avait ouvert la lettre ce matin. Harper tint l'invitation entre ses doigts et regarda l'écriture familière à l'encre bleue.

— Mamaw, murmura-t-elle.

Le nom semblait si étranger quand elle le prononça. Il y avait bien longtemps qu'elle s'était entendue le dire à haute voix.

Elle posa l'épais carton d'invitation contre le vase à fleurs en cristal, sur la table en marbre du petit déjeuner. Sa mère insistait pour que toutes les pièces de leur condominium d'avant-guerre avec vue sur Central Park soient décorées en permanence de fleurs fraîches. Georgiana avait grandi dans le domaine familial en Angleterre, où cette habitude était de rigueur. Le regard de Harper passa paresseusement du carton d'invitation au parc qu'elle pouvait voir de sa fenêtre. Le printemps était arrivé à Central Park, transformant les tons bruns et gris monotones de l'hiver en vert éclatant. Mais dans son esprit, le spectacle avait tout des marais à spartine du Sud, des criques côtières sinueuses parsemées de quais, et des grands magnolias en fleurs d'un blanc cireux sur fond de feuilles vertes et brillantes.

Ses sentiments à l'égard de sa grand-mère étaient comme les cours d'eau qui coulaient derrière Sea

Breeze : profonds et débordants de bons souvenirs. Dans sa lettre, Mamaw avait évoqué ses « Filles de l'été ». C'était une expression que Harper n'avait pas entendue, et à laquelle elle n'avait en fait pas pensé, depuis une dizaine d'années. Elle ne devait pas avoir plus de 12 ans lors de son dernier été à Sea Breeze. Combien de fois avait-elle vu Mamaw depuis ? Elle fut surprise de se rendre compte qu'elle ne l'avait vue que trois fois.

Elle avait reçu tellement d'invitations au cours de ces années. Tellement de regrets refirent surface. Harper ressentit une pointe de honte à l'idée qu'elle ait pu laisser passer tant d'années sans rendre visite à Mamaw.

— Harper ? Où es-tu ? lança une voix dans le hall.

Harper s'étouffa presque avec une miette de pain sec.

— Ah, te voilà enfin, dit sa mère en entrant dans la cuisine.

Georgiana James ne se contentait pas d'entrer dans une pièce, elle y *faisait irruption*. Ses gestes étaient toujours accompagnés d'un mouvement de tissu et elle semblait entourée d'une aura crépitant d'énergie. Sans parler de son parfum, qui agissait comme le bruit des trompettes annonçant son arrivée. En tant que directrice d'une importante maison d'édition, Georgiana était constamment pressée, que ce soit pour respecter une échéance, pour un rendez-vous à déjeuner ou à dîner, ou pour une série d'interminables réunions. Lorsque Georgiana ne se précipitait pas d'un endroit à l'autre, elle s'installait confortablement derrière des portes

closes pour lire. Dans tous les cas, Harper n'avait pas eu beaucoup d'occasions de voir sa mère en grandissant. À 28 ans, elle travaillait maintenant comme son assistante personnelle. Même si elles vivaient ensemble, Harper savait qu'il lui fallait prendre rendez-vous pour avoir une discussion avec sa mère.

— Je ne m'attendais pas à te voir encore ici, dit Georgiana en l'embrassant sur la joue.

— J'étais sur le point de partir, répondit Harper, percevant le ton de réprimande dans sa voix.

La veste en tweed bleu pâle de Georgiana et sa jupe droite bleu marine épousaient parfaitement sa silhouette menue. Harper jeta un coup d'œil à sa propre jupe, noire et lisse, et à son chemisier gris en soie, à la recherche du moindre défaut de couture, du moindre bouton manquant que l'œil de lynx de sa mère aurait tôt fait d'apercevoir. Puis, avec un geste qu'elle espérait d'apparence nonchalante, elle attrapa avec désinvolture l'invitation qu'elle avait bêtement laissée posée contre le vase à fleurs en verre.

Trop tard.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda Georgiana en fondant sur la carte pour l'attraper. Une invitation ?

L'estomac de Harper se serra. Elle ne répondit pas et jeta un regard furtif au visage de sa mère. C'était un très beau visage, de cette beauté qu'ont les statues de marbre. Elle avait la peau pâle comme l'albâtre, les pommettes saillantes, et ses cheveux roux pâle au carré accentuaient son menton pointu. Elle n'avait jamais une seule mèche de travers. Harper savait qu'au bureau, on appelait sa mère « la reine de glace ». Harper n'en était pas offensée. Elle trouvait au contraire que ce surnom était bien

choisi. Elle scruta le visage de sa mère pendant que cette dernière lisait la lettre. Elle vit ses lèvres se pincer lentement et ses yeux bleus devenir froids.

Le regard de Georgiana quitta la lettre pour fixer Harper droit dans les yeux.

— Quand l'as-tu reçue ?

Harper était aussi menue que sa mère et avait hérité de son teint pâle. Contrairement à elle, la réserve de Harper ne dégagait pas de froideur, mais du calme comme celui d'une proie.

Elle s'éclaircit la gorge. Elle avait la voix douce et tremblante.

— Aujourd'hui. Elle est arrivée par le courrier du matin.

Les yeux de Georgiana flamboyèrent. Elle tapota la carte dans la paume de sa main et eut un grognement de dérision.

— Alors comme ça, la reine du Sud aura 80 ans.

— Ne l'appelle pas comme ça.

— Pourquoi pas ? demanda Georgiana avec un petit rire. C'est la vérité, n'est-ce pas ?

— Ce n'est pas gentil.

— Tu es sur la défensive ? se moqua Georgiana.

— Mamaw a écrit qu'elle compte déménager, répondit Harper pour changer de sujet.

— Elle ne trompe personne. Elle utilise cet argument comme un appât pour vous attirer là-bas et vous refiler des meubles, de l'argenterie ou d'autres vieilleries qu'elle a accumulées dans ce trou à rat au bord de la mer.

Georgiana renifla.

— Comme si vous pouviez être intéressées par ce qu'elle ose appeler des antiquités.

Nous espérons que cet extrait
vous a plu !



Les filles de l'été

Mary Alice Monroe



J'achète ce livre

Pour être tenu au courant de nos parutions, inscrivez-vous
à notre newsletter et recevez des **bonus**, **invitations** et
autres **surprises** !

Je m'inscris

Merci de votre confiance, à bientôt !

